

A la redécouverte de *Bou-saadi-ya*

Résumé

Quelques éléments *autobiographiques* se sont frayés un chemin dans cet article où, par petite touche, est dépeint le personnage de *Bou-saadi-ya* dont l'évocation du nom titille la mémoire des anciens mais aussi l'imagination et la curiosité de la jeune génération.

Mohamed Chelbi
Maître de conférences
Université Mentouri
(Constantine)

Mots clés

Bou-saadi-ya, Constantine, Ousfanes, redécouverte, cheïkh, costume.

A la redécouverte de *Bou-saadi-ya*

ملخص

إلى التعرف ثانية على بوسعدية إن بعض عناصر السيرة الذاتية قد شقت طريقها إلى هذا المقال الذي يوصف فيه شخص معروف بمدينة قسنطينة باسم بوسعدية، وحين يلفظ اسمه فإنه لا يثير ذاكرة القدامى وحسب، بل أيضا خيال وفضول الجيل الجديد.

Cet écrit a paru dans la revue **Ethnopsy**, N 4, éd. Le Seuil, Paris, avril 2002 sous le titre «*Bou-saadi-ya: un personnage des mythes*». Je l'ai repris pour en proposer une nouvelle version comportant certaines différences dues à l'introduction de nouvelles données et au réaménagement de quelques paragraphes confirmant ainsi mon appréciation de la monographie comme une œuvre susceptible d'améliorations.

Introduction

En fouinant dans le fonds d'un bouquiniste, j'ai fortuitement retiré un vieux livre⁽¹⁾ que j'achetai aussitôt sous l'impulsion de ma passion pour la chose ancienne. Après une délectable lecture, je le classais parmi ces manuels d'anthropologie soigneusement rangés dont je fus contraint de m'éloigner quelques années pour livrer bataille à une maladie qui finit par me priver de la lumière du jour. Je basculais donc dans les ténèbres et découvrais, interloqué, l'indifférence des uns et les interprétations des autres sur lesquelles je ne manquais pas de méditer longuement. Cependant, le moment le plus fort de cette pénible expérience, reste celui où je m'aperçus

que j'étais, pour certains, ce non-voyant de fortune qu'ils aidaient, volonté tendue, à se déplacer puis se défilèrent sitôt arrivés à leurs fins sans même tirer leur révérence. Aussi, pour éviter que ma sensibilité griffée n'altère mes aspirations d'avant ma cécité, je m'employais, fidèlement soutenu par mon épouse dévouée, à convertir en source d'énergie ces attitudes mais aussi toutes celles que mes progressions incommodaient.

Ces faits envahirent mes pensées en reprenant, pour l'enrichir, un article rédigé lorsqu'en mettant de l'ordre dans ce coin de ma bibliothèque d'où s'échappe le doux parfum ocre des livres aux pages jaunies par le temps, je retrouvais cet ouvrage acheté une fois dans lequel, je me souviens, était dessiné un personnage familier connu à Constantine sous le nom de: *Bou-saadi-ya*.

Ces retrouvailles suscitérent en moi une forte motivation: celle de partir, d'une plume trempée dans la candeur de mes souvenirs d'enfant et guidée par des données anthropologiques recueillies en sollicitant le *cheïkh*⁽¹⁾ maître de la confrérie des *Ouafanes* dont *Bou-saadi-ya* est un membre, à la redécouverte de ce personnage à «disparition crépusculaire»⁽²⁾ pour rendre possible sa mémoire, son archive.

Afin que le lecteur ne donne libre cours à son imagination en parcourant mon texte, j'eus l'idée de l'illustrer. Je me rendis donc au domicile de la confrérie encore appelé *Dar ettboul* [maison aux tambours] pour photographier *Bou-saadi-ya*, son costume et ses instruments. Le *cheïkh* m'accorda une entrevue au cours de laquelle il me servit la traditionnelle tasse de café qu'il est d'usage d'offrir aux invités, me parla des origines de la confrérie et des cérémonies rituelles qu'elle anime ou organise mais refusa, malgré l'intérêt de bon aloi que je manifestais, de coopérer comme je le projetais.

L'entretien achevé, je m'apprêtais à me retirer. C'est alors que le *cheïkh*, sur un ton qui dissimulait un ordre, me demanda de patienter un moment. Je crus qu'il était revenu sur sa décision. Ce n'était, hélas, pas le cas: il fallait que ce soit lui qui m'autorise à m'en aller et ce par l'entremise de la formule consacrée: «*rak em-serrah*»⁽¹⁾ [tu es libéré].

Toutes mes tentatives s'étant soldées par des échecs, j'ai dû chercher longtemps parmi les femmes de mon entourage en relation avec la confrérie avant de trouver celle qui parvint à convaincre le *cheikh* de la laisser prendre les photos souhaitées.

Néanmoins, cette adepte de la confrérie reçut du *cheikh*, sous la menace de désagréments redoutables, la mission de m'informer que je devais m'acquitter de la dette contractée. Conformément aux indications du *cheikh*, je remis à cette femme dont une appréhension compréhensible était fossilisée dans son esprit, la somme nécessaire à l'achat d'encens, de bougies et d'un flacon de parfum.

***Bou-saadi-ya*: un personnage double**

Frisant la soixantaine, cet homme, porté par des mythes, ne se montrait qu'au printemps. Entouré d'une ribambelle d'enfants partageant jubilation, crainte et étonnement *Bou-saadi-ya* arpentait, populaire, les ruelles du quartier où il avait choisi d'effectuer sa tournée, un tambour accroché à la taille par une lanière de cuir sur lequel il tapait à l'aide d'une baguette courbée à l'une des extrémités dite *kaouss*. Il portait sur la tête un *arroudj*: chapeau en forme de cône confectionné à l'aide d'une peau de bouc. Pour le décorer, il a fallu outre du corail et un motif brodé avec du fil d'or, toute une alchimie d'accessoires: quatre petits miroirs ronds, des paillettes, deux plumes d'autruche et de paon, des morceaux de rubans multicolores, des cauris appelés *ouad-aa*⁽¹⁾, venus on ne sait trop de quelle contrée, ce qui rendaient cet étrange couvre-chef on ne peut plus attractif.

D'une peau de bouc qu'il portait en guise de ceinture, pendaient une queue de chacal, une autre de mouton, des morceaux plus ou moins longs de peaux de chèvre, de gazelle, une ou deux canines de loup et des morceaux d'étoffes ou des foulards de couleurs différentes excepté le noir. Il n'était pas rare de le voir exhiber la peau d'une tête de fennec.

Souvent il arrivait lors du passage de *Bou-saadi-ya* qu'une femme du seuil de sa porte, l'interpellait d'un signe de la main. Il s'approchait alors d'un pas nonchalant vers le très jeune enfant qu'elle tenait dans ses bras et je le revois encore passer d'un geste rapide et croisé sa baguette sur la gorge

de l'enfant qui criait, pleurait, se débattait: ce qui selon une croyance populaire le protégerait de *el-aïne* [mauvais œil ou plus précisément: Regard malveillant]. En marmonnant des propos dont lui seul détenait le sens, il fouillait dans l'une de ses poches d'où il sortait un morceau de *djaoui* [benjoin] qu'il confiait à la maman, amplifiant ainsi l'aura de mystère qui l'enveloppait. En échange, il recevait quelques pièces de monnaie qu'il glissait subrepticement dans son sac usé en bandoulière.

Parfois, un gamin s'approchait courageusement de *Bou-saadi'ya* un foulard à la main. Il le saisissait et sans rien dire, le nouait adroitement à sa ceinture comprenant que celui-ci appartenait à une femme souffrant de stérilité.

La tradition, selon mes informatrices, veut que la propriétaire du foulard le mette autour de sa taille sitôt récupéré: Cela lui apporterait la fertilité qui lui manque.

Ce n'était donc pas sans raison que ces femmes guettaient le passage de *Bou-saadi-ya* qui était loin de n'être qu'un burlesque personnage.

Force est de noter ici que, dans l'imaginaire constantinois, les Noirs apparaissent comme détenteur du pouvoir occulte d'agir sur le mal. La légende, selon Malarkey, raconte qu'un jour les Noirs avaient été chassés de Constantine, vers Tunis par la population blanche. C'est alors qu'un étrange phénomène se produisit: nombre de constantinois furent frappés de paralysie. Ces derniers se virent obliger de solliciter ceux-la même qu'ils avaient chassé afin de lever le sortilège. Ce qui advint. Leur pouvoir de guérisseur fut alors reconnu. Ils constituent, depuis, le cœur vibrant de la *nachra*, cette thérapie traditionnellement féminine, pratiqué depuis des temps immémoriaux à Constantine: majestueuse ville de l'EST algérien, héritière d'un riche passé historique et culturel.

Mais, revenant à *Bou-saadi-ya* que nous suivions autrefois allègrement d'une ruelle à l'autre, captivés par sa danse singulière au cours de laquelle il bougeait la tête, exécutait quelques entrechats: soulevait légèrement tantôt le pied droit tantôt le pied gauche qu'il balançait lourdement vers l'arrière ou sur le côté, tournait sur lui-même, se baissait lentement le buste tout juste penché en avant, se relevait brusquement et, en donnant un coup violent sur

son tambour, feignait de nous attraper tout en prononçant des paroles incompréhensibles. Il nous effrayait par ses feintes inopinées: nous nous sauvions apeurés, ce qui lui faisait plaisir, nous le devinions lorsqu'il souriait et montrait ses dents d'une blancheur éclatante. Lorsqu'il interrompait cette danse pour recevoir la traditionnelle assiette de semoule, nous entonnions en chœur: *Bou-saadi-ya zid choui-ya, Bou-saadi-ya zid choui-ya* [*Bou-saadi-ya* poursuit encore un peu].

Au coucher du soleil, *Bou-saadi-ya* fatigué, rangeait sa fameuse baguette à laquelle la superstition prêtait des vertus magiques, dénouait le foulard pour le restituer à celui qui le lui avait confié, ajustait son sac de toile rempli de semoule sur le dos et s'en allait joignant sa silhouette capricieuse à l'ombre de la nuit tombante, on ne savait trop où, non sans nous avoir jeté un regard dans lequel nous lisions sa promesse: celle de revenir une autre fois. Sur cette note, prenait fin sa tournée.

Avant de rentrer, nous nous regroupions quelques instants et chacun de nous racontait ou inventait une anecdote à propos de *Bou-saadi-ya* à qui ma mère ne manquait pas de faire allusion quand, enfant, il m'arrivait de désobéir en me menaçant de se plaindre à lui entretenant ainsi la peur que m'inspirait ce personnage.

Conclusion

Bou-saadi-ya, tel que je viens de le décrire, a disparu aujourd'hui des rues de la ville pour y réapparaître sous un visage nouveau: une troupe dont le nombre varie vient le remplacer. C'est alors que les anciens s'abandonnent à leurs souvenirs et évoquent avec douce nostalgie le Bou-saadi-ya d'antan et la naïveté des constantinoises d'autrefois.

L'insolite accoutrement qui, naguère, interpellait notre curiosité n'est plus, tout comme sa danse typique, ses chansons aux paroles énigmatiques et tous ses gestes qui faisaient de lui un personnage mystérieux.

le nom, encore faut-il le préciser, est composé de:

- *Bou: mot de la langue arabe parlée employé pour désigner l'attribut d'une personne.*

- *SAAD: qui veut dire chance que, certaines femmes malades où dans l'attente d'un mariage ou d'une grossesse qui tardent à s'annoncer, s'en vont chercher lors de leurs visites aux Ouasfane.*

- *Di-ya: mot forgé par la confrérie pour désigner le diwane autrement dit: l'assemblée des Ouasfanes. Il recouvre aussi l'idée de dû: ce que les personnes sollicitant les pouvoirs des Ouasfanes doivent déboursier pour être satisfaites ou éloigner toute surprise désagréable.*

Bou-saadi-ya est invité au cours de manifestations culturelles pour un épisode folklorique

Bibliographie:

1 - Soualah Mohammed Cours supérieurs d'Arabe parlé d'après la méthode directe.
Ed. La Typo-Litho et Jules Carbonel Alger 1947.

2 - les mots et les expressions de la langue arabe parlée introduits dans le texte ont été arbitrairement transcrits.

1 - expression employée par Tobie Nathan in ((pas de psychiatrie hors les cultures)). Journal libération du 30-07-1997 (France).

1 - Mon accompagnatrice ne manqua pas de m'expliquer qu'une fois dans la demeure des *Ouafanes*, je devais systématiquement respecter toutes les habitudes des adeptes de même que l'influence du *cheïkh* et ses orientations: la moindre dérogation à cette règle m'exposait à quelque déboire.

1 - Pour savoir ce que pouvaient receler ces coquillages, je suis parti à la rencontre de certaines grand-mères. J'appris qu'ils entraient dans la préparation d'une sorte de crème pour traiter l'acné juvénile ou éclaircir le teint. Le produit est obtenu en introduisant un cauri dans un verre contenant le jus d'un citron. Recouvert d'une soucoupe, le récipient est tenu à l'abri de la lumière durant une semaine au terme de laquelle le produit est utilisable. Cousu sur un morceau de cuir, *el-ouad-aa* (toujours selon mes informatrices), suspendue au cou éloigne *el-aïn* [mauvais œil].